



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

11 (2000)

Parler, chanter, lire, écrire

Sabine VALICI

Eric J. HOBBSAWM, *De historia*, Ed. Rizzoli, 1997.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Sabine VALICI, « Eric J. HOBBSAWM, *De historia*, Ed. Rizzoli, 1997. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 11 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/241>

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/241>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Sabine VALICI

Eric J. HOBBSAWM, *De historia*, Ed. Rizzoli, 1997.

- 1 C'est à la demande d'un éditeur italien que Eric Hobsbawm a rassemblé pour la première fois ces textes consacrés au rôle et à la méthode de l'histoire. Cet historien, né en 1917 à Alexandrie, juif d'origine autrichienne émigré en Grande-Bretagne, est un spécialiste du XIXe siècle et l'auteur d'un livre célèbre sur le XXe siècle, le siècle qui, à ses yeux, a connu les plus grands bouleversements de l'Histoire. Ces réflexions ont été écrites au cours des trente dernières années pour des séminaires, des conférences et des revues historiques ou littéraires. Six d'entre elles sont totalement inédites.
- 2 Persuadé que la conception matérialiste de l'histoire reste le meilleur instrument pour comprendre les processus historiques, l'auteur revendique la vérité des faits. Elle est souvent très difficile à établir, mais elle est le socle indispensable pour que l'historien puisse jouer son rôle : un rôle à la fois minime et immense. Immense parce que le passé sert à l'interprétation du présent, minime car il est presque impossible de faire entendre une vérité qui dérange les mythes historiques dont se nourrissent les nationalismes. La critique de l'anachronisme historique (un exemple limpide en est la revendication grecque sur la Macédoine au nom de l'Antiquité alors que la dispute date de la division de la Macédoine ottomane à la fin de la guerre des Balkans en 1912) est aujourd'hui la meilleure façon pour les historiens de démontrer leur responsabilité publique, car « l'histoire est la matière première pour les idéologies nationalistes, ethniques ou fondamentalistes » qui rongent cette fin de siècle.
- 3 C'est pourquoi Eric Hobsbawm part en guerre contre le « postmodernisme » dont le relativisme met en doute la distinction entre fait et fiction, réalité objective et discours conceptuel. Si le passé que nous étudions n'est qu'une construction de l'esprit, le risque est fort de tomber dans les thèses révisionnistes qui nient l'Holocauste ou le génocide arménien. En revanche, rien n'empêche d'étudier les constructions de l'esprit. Tout dépend « de la façon dont nous regroupons et interprétons l'échantillon choisi de faits vérifiables, qui peuvent inclure non seulement les événements ayant eu lieu, mais aussi ce que les gens pensent de ces derniers ».
- 4 Hobsbawm ne refuse donc pas l'histoire des « mentalités » bien qu'il trouve le terme imprécis, et cela d'autant moins qu'elle est fille de l'histoire sociale. Cette dernière « ne peut jamais être une spécialisation comme l'histoire économique ou d'autres types particuliers d'histoire, parce que sa matière ne peut être isolée » et que l'Histoire n'est rien d'autre que l'analyse de l'évolution et de la transformation des sociétés humaines. Hobsbawm insiste sur le changement, la diachronie, qui la distingue des autres sciences sociales. Ces dernières lui ont permis de renouveler ses instruments d'enquête et d'analyse, mais ne peuvent prendre sa place. Raison pour laquelle il veut éviter les pièges du structuralisme : pour ses théoriciens, les structures ont une logique propre et sont interchangeable, oubliant que toutes n'ont pas le même poids dans le changement. Sans compter que « le problème de l'historien n'est pas de savoir comment les tribus amazoniennes de Lévi-Strauss peuvent éclairer la société moderne ou une société quelconque, mais bien comment l'humanité est passée des hommes des cavernes à l'industrialisme et au post-industrialisme modernes et quels changements dans la société ont été associés à ce progrès ou se sont rendus nécessaires pour qu'il advienne ou bien en ont été la conséquence ».
- 5 Le structuralisme lui semble donc être un recul par rapport au marxisme, dont l'analyse des modes de production et de leur modification reste, à son avis, la clé la plus solide pour éclairer les processus culturels et sociaux. Sans qu'il y ait de lien mécanique entre ces processus dans le passage d'un mode de production à un autre, comme ce fut prôné par le « marxisme vulgaire » pratiqué par des historiens au service d'une idéologie ou d'un parti plutôt qu'à celui de leur science, Hobsbawm penche plutôt pour une « condition de possibilité » qui, se combinant avec d'autres critères matériels et culturels -, permettent aux sociétés d'évoluer de façon non-prédéterminée. Il faut pour en comprendre la genèse et la complexité adopter une perspective

de très long terme, ce qui est, à ses yeux, le grand apport de Fernand Braudel et de l'école des Annales.

- 6 L'histoire des « mentalités » un des grands domaines de recherche de l'histoire des femmes doit obéir pour Hobsbawn à une logique analogue. « Découvrir... que dans les associations nées dans le sillage de la loi victorienne sur la pauvreté dans le Wiltshire, les filles avec des enfants illégitimes n'étaient pas traitées comme des pécheresses ou comme « non respectables » si elles avaient cru que le père de l'enfant avait l'intention de les épouser est intéressant et nous fournit du matériel de réflexion. Mais ce que nous voulons savoir c'est pourquoi ces associations avaient de telles convictions, comment ces convictions se conciliaient avec leur système de valeurs (ou celui de la société plus vaste dont elles faisaient partie) et pourquoi elles se modifièrent ou non ». Pour faire « parler » cet événement singulier, l'historien va avoir besoin d'une vision globale. Il ne peut s'occuper d'un microcosme qu'en restant universaliste « parce que c'est la condition nécessaire pour comprendre l'histoire de l'humanité, y compris celle de n'importe quelle section particulière de l'humanité », et partant, son présent. Ce qui vaut pour les microcosmes vaut pour les minorités. Oui à une histoire des femmes (qu'il range dans la catégorie des « minorités » au même titre que les afro-américains, les juifs, les homosexuels...), mais non à une histoire écrite uniquement *pour* les femmes, qui ne peut être une « bonne histoire, même si elle est réconfortante ».

Pour citer cet article

Référence électronique

Sabine VALICI, « Eric J. HOBBSAWM, *De historia*, Ed. Rizzoli, 1997. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 11 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/241>

Droits d'auteur

Tous droits réservés
